

Société jurassienne d'Emulation

Les pères fondateurs

Xavier Stockmar

C'est à Porrentruy, au Faubourg de France, que naquit, le 25 décembre 1797, Xavier Stockmar. Il était le sixième enfant de Wenceslas Stockmar, ancien garde général des forêts du prince-évêque de Bâle.

L'enfance du jeune Xavier se passa dans sa ville natale. Il fut un élève studieux du vieux collège. Il a laissé sur cet important établissement scolaire, devenu école cantonale - et dont la mission pour le Jura reste prédominante - des réminiscences fort suggestives, dans un opuscule : «*Considérations sur l'Acte de réunion*», paru en 1861.

L'annexion du Jura au canton de Berne devait exercer une influence décisive sur l'avenir de Stockmar. Ses études gymnasiales achevées, il travailla quelque temps dans le bureau de son père, devenu forestier du Département du Mont-Terrible, puis il fit un stage à la fabrique d'armes du Pont d'Able, pour entrer ensuite aux forges de Lucelle, propriété de la famille Paravicini de Bâle. Dans ces lieux remplis du souvenir des religieux qui pendant des siècles avaient consacré leur vie à la méditation et à la prière, il utilisa ses loisirs à l'étude des questions scientifiques : géologie, botanique, métallurgie, etc... Il se délecta surtout aux recherches littéraires et historiques et développa avec un brio remarquable les ferments qu'avaient déposés en son esprit éveillé, les professeurs du collège bruntrutain.

C'est en méditant le long des sentiers ombreux de la Lucelle qu'il composa la Rauracienne, cette «*Marseillaise du Jura*» où les accents patriotiques qu'il sut trouver, réveillèrent les plus indifférents :

Unissez-vous, fils de la Rauracie

Et donnez-vous la main!

De retour à Porrentruy en 1829, il fonda un commerce de vins.

Doué d'un tempérament de lutteur, attiré par les affaires publiques, épris d'indépendance et d'un libéralisme éclairé, Xavier Stockmar se jette corps et âme dans l'arène politique et les colonnes du «*Constitutionnel de Paris*», comme du «*Nouvelliste vaudois*» publièrent de nombreux articles de polémique sortis de sa plume. Déjà en 1826 et, d'entente avec le capitaine Seuret et les frères Louis et Auguste Quiquerez, il avait juré dans les souterrains du manoir de Morimont de saisir la première occasion pour affranchir le Jura de l'oppression qui pesait sur lui depuis 1815, c'est-à-dire de renverser le régime étroit du patriciat bernois.

Les principales étapes de la vie tourmentée de ce tribun populaire peuvent se consigner ainsi :

13 décembre 1830 Proclamation pour l'indépendance du Jura.

19 décembre 1830 Plantation d'un arbre de la liberté à Porrentruy.

10 janvier 1831 Marche des patriotes de Porrentruy et de Delémont sur Courrendlin, où le grand bailli est obligé de battre en retraite.

12 janvier 1831 Grande assemblée populaire à Münsingen.

17 janvier 1831 Mise à prix de la tête de Stockmar.

21 janvier 1831 Abdication du patriciat bernois.

Stockmar est élu, en tête de liste, membre de la Constituante. Il y défend avec ardeur ses idées, réclamant les droits impartis au Jura. Il prépare l'édition française du *Journal de la Constituante*.

Après l'acceptation de la nouvelle constitution de 1831, il est nommé préfet de Porrentruy. Entré en fonctions le 2 décembre 1831, il déploya une activité débordante dans sa ville natale et en Ajoie, où tout était à organiser. N'ignorant pas le rôle éminent que peut jouer la presse, il fonde *L'Helvétie*, journal de politique fédérale et jurassienne qui fut l'objet d'une grande diffusion en Suisse.

Les qualités remarquables de X. Stockmar et l'influence qu'il exerçait tant à Berne qu'à Porrentruy, le firent élire par le Grand Conseil, le 11 décembre 1836, conseiller d'Etat. Il fut chargé de la Direction des affaires politiques et des finances. Il intervint activement dans la discussion des lois financières, dans la réorganisation du cadastre jurassien. Il obtint la réfection des routes du Jura dont le réseau fort incomplet était en piteux état. Il défendit avec âpreté le maintien de la législation française

dans notre pays, étant donné que les lois bernoises avaient besoin d'être révisées elles-mêmes avant d'être appliquées au Jura.

Cela lui valut des oppositions et des haines. Afin d'éviter des maux plus graves, il décida de s'expatrier et partit pour Bâle, Zurich, puis Paris.

N'avait-il pas conçu le courageux projet de fonder une colonie suisse en Algérie ? D'abord encouragé par Thiers, il débarqua en Algérie pour y délimiter le territoire d'un nouveau Jura. Mais, impitoyablement trahi par certains faux amis, il dut abandonner son projet, revint en France et se retira dans sa propriété de Rosière, au pied du Lomont, où il se livra avec ardeur, en nouveau Cincinnatus, aux travaux agricoles.

Cependant, le Jura n'avait pas oublié le glorieux exilé, dont la popularité n'avait fait que grandir pendant son absence. Présenté dans trois cercles électoraux à la Constituante de 1846, il fut élu dans les trois. Aussitôt le résultat des élections connu, une députation nombreuse - où l'on voyait des adhérents de tous les partis - alla chercher Stockmar dans sa retraite et le ramena en triomphe dans le chef-lieu de l'Ajoie, où la population l'accueillit avec enthousiasme. On chanta le fameux «Retour du Proscrit» de Louis-Valentin Cuenin, et le tribun reçut la bourgeoisie d'honneur de Porrentruy.

A la Constituante, il reprit son rôle de lutteur intrépide et signala sa présence par des propositions importantes qu'il fit adopter.

Le 26 août 1846, il représenta, pour la seconde fois, le Jura au Conseil d'Etat. Directeur des travaux publics, il établit un plan général du réseau routier sans compromettre les finances cantonales.

Nommé député au Conseil national en 1848, son nom est mêlé à toutes les phases de notre histoire, à cette époque mémorable alors que la Confédération sortait de ses langes. Sur le plan cantonal, les luttes politiques de 1850 vinrent de nouveau arracher les rênes du gouvernement à Stockmar. Ecarté du pouvoir exécutif, il fut élu député du cercle de Porrentruy.

Il siégea dans l'opposition et fut un adversaire redoutable du régime de 1850.

En 1851, il accepta la direction des usines de Bellefontaine où, pendant onze ans, il fournit un effort remarquable en cherchant de nouveaux débouchés, et en créant une fabrique d'armes.

En 1862, et pour la troisième fois, Stockmar entra au gouvernement bernois ; on lui confia la direction des chemins de fer, et ici encore il rendit d'éminents services en se consacrant à la cause des chemins de fer jurassiens. Il mourut à la tâche, à Berne, le 21 juin 1864. Son œuvre n'était pas achevée, mais il avait semé le bon grain. Ses funérailles, à Porrentruy, furent une manifestation émouvante de sympathie générale.

Un des traits dominants du caractère de Stockmar, c'est une volonté constamment tendue au service de l'idéal. Dès sa jeunesse, il affirme cette volonté avec précision, avec une force extraordinaire. Il doit s'être juré de devenir un objet d'émulation pour ses concitoyens.

Toute cette existence est une âpre lutte, et cette lutte est une victoire dont nous sommes les bénéficiaires.

Stockmar, qui a su, à l'exemple des premiers chrétiens, souffrir pour ses idées, sans se décourager jamais, voulait d'un Jura homogène, moralement et matériellement fort.

Chez Xavier Stockmar, l'écrivain valait l'orateur éloquent et l'homme d'Etat créateur. Il trouva le temps d'écrire de nombreuses brochures et des rapports administratifs qui se distinguent par un style d'une clarté incomparable, quelque complexes que fussent les sujets traités. Il savait faire ressortir avec force l'idée maîtresse. Son imagination était vive et ses écrits ont un charme particulier.

Le soir du 11 février 1847, il vint exprès de Berne à Porrentruy, à l'Hôtel de l'Ours, pour fixer - avec Thurmann et une dizaine de citoyens épris de culture et d'idéal - les bases d'une société littéraire, étrangère à la politique, afin de raviver le goût des lettres et des sciences dans le Jura. Il en rédigea le règlement.

La Société jurassienne d'Emulation, fille du vieux collège, était fondée. Génératrice bienfaitrice de notre vie culturelle, elle rayonne et essaime depuis un siècle. Elle nous fait souvenir que toute notre activité spirituelle, spécifiquement romande, plonge dans le passé de solides racines.

V. Henry

Jules Thurmann

Jules Thurmann naquit à Neuf-Brisach, le 5 novembre 1804. Agé de 15 mois, il perdit son père, capitaine du génie dans l'armée française.

Sa mère revint alors à Porrentruy, sa ville natale, et jusqu'à l'âge de 15 ans, Thurmann n'eut pas d'autre maître que cette femme d'élite. Il fait ses deux années de rhétorique au collège de Porrentruy, puis se rend à Strasbourg pour achever ses humanités et entreprendre des études de droit. Mais l'appel des sciences exactes est plus impérieux et Thurmann entre à l'Ecole royale des mines, à Paris, où il suit pendant trois ans les cours de géologie.

En 1828 il revient à Porrentruy et y achète le droit de bourgeoisie. C'est alors que commence sa carrière de savant. Il parcourt nos montagnes en géologue averti et son intuition est telle qu'à 26 ans, il pressent la structure de ce qu'il appellera les soulèvements du Jura. Deux ans après, il publie son Essai sur les soulèvements jurassiques du Porrentruy (1er cahier) ; le jeune savant y ordonne avec maîtrise les faits et observations sur lesquels il s'appuie pour fonder une théorie orographique - audacieuse pour l'époque - selon laquelle les montagnes «du Porrentruy» seraient dues à l'action d'un «agent soulevant».

L'idée des soulèvements, développée notamment par Léopold de Buch, permet à Thurmann d'édifier une orographie jurassique rationnelle. En effet, ce qui retient l'attention du savant, c'est la comparaison de la «figure extérieure de nos montagnes» avec ce qu'elles doivent nous présenter si l'on admet qu'une force agissant de bas en haut a été appliquée à la série des dépôts jurassiques. Ce qui fait la beauté et la force des démonstrations de Thurmann, c'est qu'elles reposent sur de claires définitions et sur une somme impressionnante d'observations. Sa classification des soulèvements en quatre ordres portait un cachet d'évidence tel qu'elle fut acceptée par la plupart des géologues de son temps.

Par cette œuvre maîtresse, Thurmann s'assure d'emblée une des premières places parmi les savants de l'époque. Car il y fonde une science, l'orographie du Jurassique; il devient le maître des géologues du Jurassique. Le deuxième cahier des Soulèvements paraît en 1836. Il contient une carte orographique et géologique des montagnes du Jura bernois. Thurmann veut y prouver que sa théorie des soulèvements, et les déductions qu'elle implique, convient non seulement à un nombre restreint de cas particuliers, mais s'applique à toutes les chaînes du Jura bernois. Ces travaux ont porté le savant au faite de la gloire scientifique. En son honneur, la Société géologique de France quitte pour la première fois le sol français et tient ses assises à Porrentruy (5 au 11 septembre 1838).

Mais Thurmann ne se cantonne pas dans ce que nous appellerions aujourd'hui sa spécialité. Les événements politiques qui bouleversent sa patrie d'adoption ne le laissent pas indifférent. Cet humaniste sait qu'au-dessus des sciences, il y a le sort de l'homme, la société de ses semblables. Or, parmi les problèmes de l'heure, celui de l'instruction publique est un des plus brûlants. Aussi le savant entreprend-il la réorganisation du Collège de Porrentruy, où il enseigne les mathématiques et les sciences naturelles. Il se révèle pédagogue de valeur, fonde le jardin botanique, réorganise la bibliothèque, crée un cabinet de minéralogie. Il dirige les «cours de répétition» pour les régents et, en 1837, prend la direction de l'Ecole normale primaire (poste qu'il conservera jusqu'en 1843).

Tant d'impérieuses occupations ne l'éloignent pas de la science. En 1847, l'année même où il fonda la Société d'Emulation, il expose à Paris, devant la Société géologique de France, son système de géographie botanique et publie en 1849 l'Essai de phytostatique appliqué à la chaîne du Jura. Ici encore, Thurmann fait œuvre de novateur, car il faut voir dans cet ouvrage le premier traité de géographie botanique vraiment moderne. Le savant tente d'expliquer la répartition des espèces végétales par l'état d'agrégation des particules du sol et des roches. Il saisit toute l'importance de ce qu'on appellera plus tard l'analyse physique du sol. A la «théorie chimique» de la répartition des espèces végétales, il oppose une «théorie physique»: «Il s'agit de démontrer, écrit-il, qu'il existe entre la dispersion des espèces et les roches sous-jacentes des rapports appréciables dus à l'influence des propriétés physiques de ces roches et non à celle de leur composition chimique». Son champ d'étude déborde le Jura et englobe, cette fois, tout un district de l'Europe centrale.

Une autre originalité de Thurmann est la division de la chaîne du Jura en zones d'altitude possédant chacune un groupe d'espèces caractéristiques. C'est, en germe, une des idées maîtresses de la phytosociologie moderne et de ses associations, science dont Thurmann est incontestablement un précurseur. Le rayonnement du savant est tel que la Société helvétique des sciences naturelles vient à lui et tient ses assises à Porrentruy (1853). Le grand géologue y présente, entre autres travaux, un Résumé des lois orographiques générales des Monts-Jura. Ces douze pages, dont Thurmann disait qu'elles contenaient ce qu'il avait fait de mieux en géologie, sont le compendium de 23 années

d'études inlassables. La critique, «gardienne vigilante de l'erreur», a conduit le savant à modifier radicalement son point de vue sur l'agent de formation de la montagne du Jura. Il ne s'agit plus d'un agent soulevant mais bien d'une action latérale «procédant du côté suisse vers le côté français sur des massifs faillés et avec le concours de grands actes d'ablation».

Hélas, la mort qui surprend le savant le 25 juillet 1855, ne lui permet ni d'achever son troisième cahier des soulèvements, ni de publier ses Nouveaux principes d'orographie jurassique, parus comme œuvre posthume en 1856.

Si, en face des théories modernes, il ne subsiste pas grand'chose de la partie spéculative de l'œuvre scientifique de Thurmann, la partie positive de ses travaux reste, en revanche, un monument des sciences orographique et géobotanique.

Esprit tout à la fois analytique et synthétique, le savant génial ne figea jamais sa pensée dans une attitude intransigeante et définitive. Remaniant sans cesse ses hypothèses, les soumettant aux exigences des nouveaux faits observés, il a connu sans doute intensément et les joies, et les inquiétudes du vrai savant.

Ed. Guéniat

Xavier Kohler

Dans le groupe des fondateurs de la Société jurassienne d'émulation, Xavier Kohler se distingue par la sûreté de son goût, l'ampleur de son savoir et la diversité de ses travaux. Humaniste, indépendant, sentimental, jurassien dans l'âme, poète, indéfectiblement fidèle à ses amis, il est une des figures les plus captivantes du passé de notre petit pays.

Né à Porrentruy le 2 juillet 1823, il fit ses premières classes au collège de cette ville et les continua chez les jésuites de Fribourg. Il était passionné d'art et de littérature, mais l'histoire fut toujours l'inspiratrice de ses plus chères études.

De retour dans la cité qui ne cessa d'avoir sa prédilection, il fut bientôt professeur de lettres et d'histoire au collège, sous la direction de Dupasquier. L'enseignement répondait à ses inclinations. L'amour de la patrie jurassienne le dominait et inspirait ses conversations dans le monde savant de Porrentruy, qui donnèrent naissance à la société aujourd'hui centenaire.

Le tempérament de Xavier Kohler le portait au libéralisme, et il avait son franc parler. Aussi, en 1854, fut-il obligé de donner sa démission de maître d'humanités et de rhétorique, à cause de ses idées peu conformes à celles des dirigeants de l'heure. Il se consacra à un cours privé de lettres françaises. Une réparation s'imposait : le Conseil exécutif l'appela, en 1855, à la chaire de deuxième classe d'humanités.

Les recherches historiques ornaient ses loisirs et ses veilles. Sans se vouer délibérément à un vaste ouvrage d'érudition, il feuilleta avec délices, durant sa vie entière, des liasses d'archives, des documents rares, des mémoires, soucieux qu'il était de réunir méthodiquement les notes qui devaient lui permettre d'écrire cent monographies, pleines de sève et de charme.

La compétence de Kohler en ce domaine orienta sa carrière : en 1864, il donna sa démission de professeur à l'école cantonale et devint conservateur des archives de l'ancienne principauté épiscopale de Bâle, alors déposées au château de Porrentruy. Dès la même époque, il fut député au Grand Conseil de Berne et conserva son mandat jusqu'en 1888. Les débats portèrent, à son arrivée au parlement cantonal, sur la question des chemins de fer du Jura. Xavier Kohler fut un partisan enthousiaste de l'entreprise ; il la défendit, précise un chroniqueur, «par sa parole, sa plume, sa bourse, son influence personnelle».

Dans d'autres circonstances, il rompit, lui, libéralisant - et parce qu'il aimait la justice par-dessus tout - avec les chefs de la gauche et s'affirma comme l'un des plus énergiques protestataires de l'Ajoie, aux jours sombres du Kulturkampf, à côté de Casimir Folletête. Ecoutez-le : «Quant aux mesures militaires décrétées contre le Jura, c'est une honte... Quel mal a donc fait notre population ? Ne s'est-elle pas intéressée à toutes les œuvres d'utilité publique ? N'avons-nous pas fait l'impossible pour les chemins de fer ? Porrentruy n'a-t-il pas voté un million de francs, Delémont un million, et les autres communes ne se sont-elles pas imposé, la plupart, des sacrifices au-dessus de leurs forces ? N'avons-nous pas fait preuve de dévouement et de patriotisme, durant la longue et pénible occupation des frontières ? Eh bien, en retour, nous ne vous demandons qu'une chose : respectez

du moins nos consciences ; ne nous attaquez pas dans ce qui nous est le plus cher ; laissez-nous notre foi et notre religion ! Voilà tout ce que le peuple réclame de vous».

Kohler allait rentrer dans l'enseignement. Les religieuses ursulines avaient été chassées de leurs classes. Notre historien-poète obtint l'autorisation d'ouvrir une école libre pour jeunes filles, à Porrentruy. Il dirigea cet établissement jusqu'en 1887.

Son ardeur à la défense de la liberté et de la justice lui fit servir d'autres causes encore, - celles surtout qu'assombrissait le malheur. Il se pencha avec une ferveur attendrie sur le sort de Lamartine vieillissant. Il compléta la documentation sur le peintre Léopold Robert, destinée au Cours familial de littérature. Un échange de lettres amena Kohler à s'occuper des difficultés financières de l'amant du Lac. Celui-ci le chargea d'intéresser un notaire de Bâle, Me Lex, à la vente de ses biens. Les démarches de l'auteur des Alperoses n'eurent pas de succès. Un clerc du tabellion répondit que l'affaire semblait difficile, «M. de Lamartine ayant déjà donné trop de publicité à son intention de vendre». Xavier Kohler dut se borner à participer, «par une chétive offrande», disait-il, à la souscription nationale ouverte en faveur d'Alphonse de Lamartine devenu besogneux. Le 8 mars 1860, l'infortuné châtelain de Saint-Point remerciait par ce mot touchant : «Il n'est pas de chétive offrande, quand elle vient d'un tel cœur».

En janvier 1871, Kohler était sur les hauteurs givrées de Bure et de Fahy ; il observait les combats de Croix et l'incendie d'Abbévillers. Le poète des Alsaciennes adressa alors les chants de sa sympathie à la France meurtrie:

*... Un fils du Mont-Terrible
Ne sera jamais insensible
Aux maux que souffrent les Français.*

Virgile Rossel a souligné «la verve et la flamme» de ces vers du Bruntrutain :

*Mais tu ne forceras jamais, lâche vainqueur,
L'Alsace frémissante à te donner son cœur.*

Ses dons de sentiment, sa délicatesse d'âme, Xavier Kohler les employa au développement de la Société d'émulation. Ses Biographies jurassiennes en sont la preuve. Avec quel tact, quel souci de compréhension n'y parle-t-il pas de personnalités fort éloignées parfois de ses conceptions philosophiques et religieuses, comme de son propre tour d'esprit. Une pensée maîtresse le guidait : il fallait être tout à tous pour la prospérité, la grandeur, le rayonnement et la gloire du coin de terre tant aimé. Nul plus que le premier secrétaire central, puis président et président honoraire de l'Emulation n'eut le sens et la volonté de l'unité du Jura et ne désira l'union de ses fils dans un idéal commun. On se souviendra, à cet égard, des pages dédiées par Kohler à la mémoire du doyen Morel, né à Corgémont, du pasteur Gross, de La Neuveville, des poètes Krieg et Droz, du général Voirol, du savant Célestin Nicolet, de l'avoyer Neuhaus. Cette évocation, étincelante de sympathie, à l'adresse de la partie méridionale de la petite patrie devait, aux yeux de celui qui fut notre conscience, servir une cause sacrée.

Le but de Xavier Kohler, à la Société d'émulation, fut aussi de faire connaître le Jura au dehors et d'inspirer aux Jurassiens une foi dans leur force, leur valeur et leurs possibilités. «Faire acquérir, proclamait-il, un peu de renom à ce pauvre pays, délaissé, isolé, traité en paria, se débattant vainement dans les angoisses de l'agonie, sous la patte lourde et écrasante de l'ours de Berne».

Une lettre de Kohler, déjà atteint par la maladie, à Virgile Rossel, a le caractère d'un testament et l'autorité d'un programme : «Je tiendrais à ne pas quitter ce monde, sans avoir la perspective que la Société jurassienne d'émulation a encore bien des années à vivre et sera, après nous, florissante et utile au pays dans sa modeste sphère».

Xavier Kohler mourut dans sa ville natale le 17 mai 1891. Il avait réalisé une oeuvre considérable, fruit d'une nature ardente, expansive et généreuse, d'une intelligence prompte à s'enflammer pour les justes causes, mais sachant aussi se limiter dans le silencieux labeur de l'archiviste. C'est surtout ici qu'il a servi sa patrie.

Plusieurs de ses manuscrits sont restés inachevés ou inédits, tels que sa Lyre romande, «recueil de poésies nationales depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours», son Histoire de la poésie française dans l'évêché de Bâle, son Histoire abrégée de l'ancienne principauté.

Le poète a laissé les Alperoses et les Alsaciennes, le critique littéraire et le philologue, le Théâtre à Porrentruy dès le XVI^e siècle, une étude sur les Paniers, poème en patois de Ferdinand Raspieler, curé de Courroux, vers le milieu du XVIII^e siècle; les Oeuvres poétiques de Samuel Henzi, avec des notes

relatives à la conspiration bernoise de 1749; le commentaire des Chansons de Louis-Valentin Cuenin, les Poésies d'Auguste Krieg.

Ses travaux historiques, dont les principaux ont été publiés dans les Actes de la Société jurassienne d'émulation, mais dont beaucoup d'autres sont dispersés dans des revues et des journaux, constituent le meilleur de son œuvre. Ils sont si variés qu'ils ne se prêtent guère à une analyse systématique. L'aperçu que voici donnera, tout au moins, une idée du champ d'investigations de Xavier Kohler.

D'abord, le groupe des notices bruntrutaines : Porrentruy, sa vie religieuse et intellectuelle au XVI^e siècle, Porrentruy sous le Conseil de régence, en mai 1792, les Annonciades de Porrentruy, les Ecoles primaires de Porrentruy, du XVI^e siècle à nos jours (1873); le Rétablissement de la bourgeoisie de Porrentruy.

Viennent ensuite les études, jurassiennes plus générales : la Vente des biens nationaux dans le département du Mont-Terrible, les Suédois dans l'évêché de Bâle, un Aperçu sur les ravages de la peste dans l'évêché.

On remarquera un «cycle diplomatique» : de nombreuses recherches sur les rapports entre la France et la principauté au XVIII^e siècle, dont la correspondance de l'abbé de Raze, ministre du prince-évêque à la cour de Versailles (1751 à 1793), forme la documentation essentielle. A ce groupe se rattachent les Régiments d'Epingen et de Reinach. Egalement dans l'ordre des relations extérieures : la Correspondance de Christophe de Blarer avec les papes, évêques et dignitaires ecclésiastiques de son temps.

Enfin, les monographies proprement dites sur la Légende de saint Imier (d'après le manuscrit d'Hauterive), sur les Derniers maires de Saint-Imier sous les princes-évêques, sur le Père Canisius, Albert de Haller, les pasteurs Frêne et Liomin, le notaire Jaquerez (de Saicourt) et le peintre Bandinelli.

Ces indications suffisent. Elles montrent Xavier Kohler ami des lettres, érudit, infatigable fureteur d'archives, artiste, poète, patriote, âme haute et cœur admirable, esprit indépendant et fier : un grand Jurassien.

A. Ribeaud

Joseph Bodenheimer

Joseph Bodenheimer, fils de Joseph et de Catherine Pheulpin, est né le 7 janvier 1807. Originaire de Orschweier (Grand duché de Bade), il fit ses études en Allemagne où il obtint son diplôme de docteur en médecine. Nous ne savons rien sur les années de sa vie qui précédèrent son arrivée dans le Jura. Il vint se fixer à Porrentruy vers 1832 où il ouvrit un cabinet de consultation dans la maison Biétry, actuellement rue de la Préfecture n° 21. Jurassien par sa mère, il trouva en Ajoie le climat qui convenait à son tempérament et acquit la bourgeoisie du coquet village de Pleujouse.

Le 30 juin 1835, il épousa Marie Anne Catherine Braichet, fille de Jean-Baptiste et de Marie Anne Catherine Joray, née à Porrentruy le 7 juin 1811 et décédée le 13 mai 1866. Nous lisons dans «Extrait de Pages d'histoire jurassienne et suisse» de E. Juillerat, tome III :

«Au mois de mars 1871 mourut à Porrentruy le médecin Joseph Bodenheimer, établi en cette ville depuis quarante ans, membre du Grand Conseil, président de la commission des Ecoles primaires, ancien professeur de chimie. Le défunt, d'origine allemande, était l'un des chefs en vue du parti libéral».

De son union avec Marie Anne Catherine naquirent quatre fils :

Marie Joseph Constantin, dit Constant, né le 4 mai 1836 ;

Charles Xavier Ernest, né le 10 janvier 1838 ;

Humbert Alfred, né le 27 août 1839 ;

Joseph Alphonse, né le 23 avril 1843.

L'aîné, Constant Bodenheimer, fit des études de droit à l'Université de Berne. Il eut une vie très agitée, passa quelque temps à la Légion étrangère, revint au pays où il fut nommé rédacteur du journal «Le Jura» et professeur à l'Ecole cantonale. Politicien et anticlérical notoire, il devint député puis conseiller d'Etat en juin 1870 en remplacement de Paul Migy. Il démissionna en 1877 et finit misérablement à Strasbourg où on le trouva mort dans la rue le 22 novembre 1893.

Charles, le second fils de Joseph Bodenheimer, embrassa, comme son père, la carrière médicale et fut maire de Porrentruy de 1874 à 1876.

On ne sait rien de précis sur la carrière des deux cadets.

Joseph Bodenheimer a joué un rôle important dans les délibérations et les travaux de la Société jurassienne d'Emulation dont il fut un des treize fondateurs. Doué d'une vaste érudition et d'une belle intelligence, il eut une activité médicale et scientifique considérable. A côté de son absorbante profession, il enseigna pendant longtemps la chimie à l'Ecole cantonale de Porrentruy.

Nous lisons à ce propos dans Bessire, «Histoire du Jura bernois», page 363 :

«En 1854, au renouvellement de leurs fonctions, trois maîtres du collège de Porrentruy, Dupasquier, professeur et directeur depuis dix-sept ans, Bodenheimer, professeur depuis vingt-et-un ans, et Xavier Kohler furent éliminés à cause de leurs idées trop libérales.»

Chef en vue du parti libéral, Joseph Bodenheimer fut nommé député au Grand Conseil. Il n'a pas laissé derrière lui le sillon lumineux des Thurmann, des Stockmar et des Xavier Kohler. Malgré sa longue activité comme médecin, professeur et homme politique, on ne trouve rien à dire de transcendant sur sa vie publique. Il ne reste de lui aucun écrit, mais nous savons cependant qu'il fut un émulateur enthousiaste et fidèle, que son long apostolat médical (près de quarante ans) lui valut l'admiration et la reconnaissance des malades et surtout des pauvres vers lesquels le poussaient sa sollicitude et son dévouement.

Si Joseph Bodenheimer ne fut pas Jurassien de naissance, il le fut de cœur et mérite l'estime de ses concitoyens.

P. Cuttat

Louis-Valentin Cuenin

Notre chansonnier jurassien naquit à Porrentruy, le 14 février 1819, d'une des plus anciennes familles de la ville. Ses parents habitaient le faubourg Saint-Germain, qui d'ailleurs lui inspira l'une de ses meilleures chansons:

*Dans ce faubourg, au sein d'une bicoque,
Parmi les chants qu'enfantait un vieux vin,
Pleurant de soif, je sortis de ma coque,
En digne enfant du faubourg Saint-Germain.*

A 13 ans, il entre au collège de Porrentruy et se distingue bientôt dans les classes de langue française. Il achevait ses humanités en 1836, juste au moment où le collège fut laïcisé en fait. La réorganisation du collège eut pour conséquence la retraite des professeurs ecclésiastiques, et tous les parents appartenant à l'opinion conservatrice retirèrent leurs enfants de cet établissement.

Le jeune étudiant fit sa rhétorique chez un de ses anciens maîtres, M. l'abbé Braîchet ; on lui confia ensuite la tâche d'instruire les quatre enfants de l'ex-conseiller d'Etat, M. Vautrety.

Le souvenir de Cuenin étudiant au collège est rappelé dans cette strophe de l'«Enfant du faubourg Saint-Germain» :

*Dame, au collège, on change de tournure:
Sans me tuer, je faisais mon chemin,
J'étudiais, je sondais la nature,
Je préférais Béranger au latin;
Je me plaignais des longueurs de la messe,
Et tous les mois venait ce bulletin:
«Votre garçon ne va pas à confesse ...
«Il est enfant du faubourg Saint-Germain».*

En 1838, nous trouvons L.-V. Cuenin en Autriche, comme précepteur dans la maison du général-prince de la Touret-Taxis, puis dans celle du banquier Pereira. En 1843, il quitte Vienne pour accompagner une famille noble au cours d'un voyage en Italie.

Sa santé, assez gravement atteinte, l'obligea, dans le courant de la même année, de retourner au pays. Il avait retrouvé depuis quelques mois son faubourg Saint-Germain, lorsqu'une chaire devint vacante au collège de Porrentruy. Il se mit sur les rangs et fut nommé. Tous ses élèves, durant ses vingt années d'enseignement, lui vouèrent un attachement fidèle et reconnaissant.

Cette période nous ramène L.-V. Cuenin en pleine verve. On était en 1846. Cuenin, bon libéral, prit une part active au mouvement dans le Jura. Lors de la rentrée au pays de Xavier Stockmar, exilé par le Gouvernement bernois, il composa le «Retour du proscrit» qu'il chanta au milieu d'une foule enthousiaste, à l'Hôtel des Halles. Nous ne résistons pas au désir de citer une autre de ses chansons vibrante et surtout mordante: «Tchinson povriotique», écrite en patois ajoinot.

En 1851, à la suite de quelques tumultes à Saint-Imier, le gouvernement décréta l'occupation militaire de l'Erguël. Cette mesure extrême fut le signal d'une grande agitation dans tout le pays. Un des radicaux les plus en vue de l'Erguël étant arrivé à Porrentruy, un banquet lui fut offert par ses amis d'Ajoie. A cette occasion, Cuenin entonna le chant populaire de Dupont :

*Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis.*

Un gendarme s'était glissé parmi l'assistance, Cuenin répéta sa chanson en substituant, dans le dernier vers du refrain, le mot «mouchards» à celui de tyrans. Trois jours après, il était suspendu de ses fonctions de professeur. Il ne tarda pas à se venger. Immédiatement, il composa «La Rouge», qui devint la «Marseillaise» du parti progressiste. Au bout de quelques mois, il fut réintégré dans sa chaire par un jugement de la Cour d'appel. Cet incident ne l'empêcha certes pas de continuer à rimer.

En 1854, le Gouvernement réorganise le collège de Porrentruy, au rebours de ce qui avait été fait en 1836. Les professeurs laïques furent en général remplacés par des ecclésiastiques. Cuenin réussit à conserver son poste et ce grâce au préfet Lombach, qui prétendit que : «Celui qui chante n'est pas méchant». Pourtant, la muse de Cuenin n'avait pas toujours eu des gentilleses à l'égard de ce magistrat.

Cuenin dut bientôt renoncer au professorat, sa vue étant devenue insuffisante ; en 1850, il dut même entrer à l'hospice des aveugles à Lausanne, établissement qu'il quitta sans être complètement guéri.

En 1857, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde, plusieurs de ses proches habitant l'Amérique. Il séjourna à Louisville, dans l'Ohio, pendant une année ; c'est là qu'à l'instar de son beau-frère, il se mit à fabriquer des drogues et à jouer au disciple d'Esculape.

En 1858, L.- V. Cuenin revint au pays où il est désigné comme professeur d'allemand au collège. En 1865, des raisons de santé l'obligèrent à démissionner; il s'occupa comme jadis d'affaires communales et de politique.

Elu au Grand Conseil par le cercle de Miécourt, il décline son mandat, mais dès 1866, il fera tout de même partie de l'Assemblée législative bernoise jusqu'à sa mort. Mort tragique ! Le 24 mai 1868, il se rendit au Grand Conseil à Berne. Le 27 mai, il ne répondit pas à l'appel, quoiqu'il eût assisté aux séances des deux jours précédents. Ses collègues s'alarmèrent... On retrouva son cadavre le 31, à Olligen, à la jonction de l'Aar et de la Sarine. Il est probable, dit Virgile Rossel, qu'il s'était mis en route au hasard, dans les pénibles dispositions que l'on sait. Il aura voulu traverser la Sarine à gué, mais le courant très rapide de la rivière l'aura emporté.

Les funérailles de Cuenin eurent lieu à Porrentruy ; ce fut un véritable deuil national pour le Jura. Les haines politiques avaient fait trêve sur la tombe du chansonnier. Son voeu du moins fut exaucé, l'une de ses poésies contenant les vers suivants :

*Bientôt, peut-être, achevant ma carrière,
La mort sur moi passera son niveau.
Si vous suivez ma cendre au cimetière,
Semez de fleurs mon modeste tombeau.*

Louis-Valentin Cuenin aime sa patrie et son souvenir restera bien longtemps encore dans la mémoire des Jurassiens, spécialement des Bruntrutains.

A. Rebetz

Alexandre Daguet

C'est en 1843 qu'Alexandre Daguet, l'un des fondateurs de la Société jurassienne d'Emulation, arriva à Porrentruy pour y occuper le poste de directeur de l'Ecole normale du Jura.

Né en 1816 d'une famille patricienne de Fribourg, dont l'origine nous conduit à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, Alexandre Daguet fut un élève des Jésuites. Entré dans l'enseignement, il débuta

comme maître d'histoire et de français à l'Ecole centrale moyenne de Fribourg et ne tarda pas à se faire connaître et apprécier, même en dehors de son canton, par ses études d'une belle tenue publiées dans diverses revues romandes. De plus, il révéla des qualités d'orateur dans divers congrès étrangers et tout, dans son activité, laissa nettement l'impression que le jeune professeur avait vraiment choisi la voie qui lui convenait et qu'il était capable de provoquer une évolution particulièrement heureuse dans l'enseignement. Et c'est ainsi qu'à l'âge de 27 ans déjà, Alexandre Daguét fut appelé par le Conseil exécutif du canton de Berne à la direction de l'Ecole normale du Jura.

Dans cet établissement, où il apporta immédiatement des réformes, il conquit rapidement l'estime et la sympathie de ses élèves, dont il dirigeait le goût vers l'histoire des idées, vers les lettres et la pédagogie. Le jeune directeur s'attacha surtout à élever le niveau des études, et demanda à la Direction de l'éducation de réorganiser les examens de diplôme. Ses propositions servirent de base à l'élaboration d'un règlement dont les principes essentiels, au cours des ans, n'ont pas été modifiés.

C'est quelques mois avant l'adoption d'un décret concernant la réorganisation de l'Ecole normale, qui intervint en juillet 1847, que le distingué directeur avait répondu à l'appel de ses amis pour fonder avec eux la Société jurassienne d'Emulation.

Son concours en vue d'assurer les premiers pas de l'institution fut des plus utiles. C'est Daguét que l'on appela avec Thurmann et Xavier Kohler à la commission chargée de l'élaboration du projet de règlement de la nouvelle société ; c'est lui qui, en l'absence de Stockmar, préside régulièrement les premières séances et c'est encore à Alexandre Daguét que l'on confie la rédaction de toutes les requêtes importantes au gouvernement.

A côté de ses tâches administratives et de son école, à laquelle il voue toujours tous ses soins, cet homme actif et décidé prépare l'ouvrage qui le hissera au rang des citoyens les plus éminents du pays. A la séance de l'Emulation du 15 août 1847, il présente son travail intitulé «Manuel d'histoire suisse destiné à servir d'introduction à une étude raisonnée et approfondie d'histoire nationale», qui deviendra plus tard l'«Histoire de la Confédération suisse», que l'on traduira en allemand, en italien et en espagnol. Ce volume, de plus de 600 pages, dans lequel Daguét a traité sa matière avec une impartialité parfaite qui distingue le véritable historien, contient le récit des événements historiques de la Suisse jusqu'en 1860. La dernière édition s'achève par un coup d'œil sur le progrès, la littérature, les arts, les sciences et l'industrie au cours de la première moitié du XIXe siècle.

Ce livre, dit un grand critique de l'époque, a été justement appelé une œuvre de science et de conscience. On ne sait ce qu'on y doit le plus louer de l'érudition, qui est vaste et profonde sans être ni lourde ni pédantesque, ou de l'élévation des principes, de l'esprit de large libéralisme qui anime tout l'ouvrage.

Dès le 2 août 1847, Alexandre Daguét occupe la vice-présidence de la Société d'Emulation. Il travaille avec ardeur au développement de l'institution et cela aurait duré encore pendant bien des années, semble-t-il, si certaines déceptions provoquées par le changement de régime en 1846 n'étaient pas venues troubler l'existence de cet excellent pédagogue et de cet homme de grand savoir.

Après avoir renoncé finalement à un appel flatteur du gouvernement vaudois qui désirait lui confier la chaire d'histoire générale et nationale à l'Académie de Lausanne, Daguét céda aux sollicitations du gouvernement radical de Fribourg. Nommé directeur de l'Ecole cantonale de cette ville, en septembre 1848, il prend rapidement possession de son nouveau poste et se démet de la vice-présidence de la Société d'Emulation. On prend acte de sa démission en séance du 10 décembre 1848. Daguét écrit qu'il «continuera à être membre de la société et qu'il accorde un bon souvenir à ce cercle d'études où il a passé d'heureux instants». La société décide à l'unanimité d'exprimer au démissionnaire les profonds regrets que cause son départ. On le pria «de continuer ses communications littéraires et on exprimera aussi le désir de voir les brochures diverses qu'il a composées prendre place dans la collection jurassienne».

Alexandre Daguét témoigna par la suite, on le sait, un grand attachement à la société qu'il avait fondée avec ses amis de Porrentruy en février 1847. Homme d'action, persécuté pour ses idées libérales, il quitta son canton en 1866, où il avait été l'âme du mouvement intellectuel. Professeur d'histoire et d'archéologie à la Nouvelle Académie de Neuchâtel dès cette année-là, il termina sa brillante carrière pédagogique en cette ville. Il mourut en 1894, laissant derrière lui une œuvre considérable.

Pédagogue distingué, historien de valeur, propagateur d'idées nouvelles et ardent citoyen, Alexandre Daguét aurait incontestablement renforcé le prestige et la renommée de l'Emulation jurassienne pendant le premier demi-siècle de son existence si la société avait eu le bonheur de conserver cet homme éminent au lieu où elle a vu le jour.

X. Billieux

Louis Dupasquier

Originaire de Bulle (Fribourg), L. Dupasquier a fait ses humanités au collège Saint-Michel. Né pour l'enseignement, il débute dans cette carrière en 1829, en qualité de précepteur dans une des premières familles de la noblesse polonaise. Dans ce milieu où l'on fomenta la révolte, on honore en lui l'éducateur et l'on aime l'homme généreux qui, initié aux préparatifs de l'insurrection, n'hésite pas à rendre les plus précieux services à la cause des insurgés. Générosité et dévouement, tels seront toujours les traits saillants de ce caractère.

Or, en 1836, L. Dupasquier est venu revoir son pays et rend visite, à Porrentruy, à son ami X. Marchand. Celui-ci en fait l'éloge à Stockmar, Thurmann et Péquignot, membres de la commission du Collège alors en pleine réorganisation. Cédant aux instances de ces personnalités, L. Dupasquier accepte, à son corps défendant, la direction du Collège. Pendant dix-sept ans, cet idéaliste, cet homme modeste et sensible, prompt à l'enthousiasme, naviguera vaillamment dans une atmosphère d'injustices et d'intrigues. Si le fardeau est lourd, l'homme se retrempe au contact de ses élèves, auxquels il enseigne avec distinction la littérature, le latin, l'histoire.

Vient l'année 1854. Dupasquier, dont les idées sont jugées trop libérales, est éliminé par le gouvernement avec trois de ses collègues. En vain cherche-t-on à ébranler sa foi politique. Capituler ? Jamais ! Il est d'une époque où l'on ne sacrifie pas ses convictions à l'instinct de la conservation personnelle et, l'orage politique calmé, Dupasquier peut reprendre la même année sa place dans le corps enseignant du Collège, qui va devenir l'Ecole cantonale. On lui confie la classe de rhétorique, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort (12 novembre 1866).

Homme d'école avant tout, Dupasquier a laissé quelques écrits traitant d'histoire régionale, de pédagogie et d'éducation.

Généreux et charitable, indulgent envers ses semblables, ferme dans ses convictions, il réalise l'idéal de Térence : être homme et ne rien vouloir ignorer de ce qui est humain.

Ed. Guéniat

Joseph Durand

Joseph Durand, né à Strasbourg le 8 mai 1814, fit ses études au lycée de cette ville, où il obtint de rapides et brillants succès. Appelé comme maître de mathématiques dans un pensionnat de Neuveville en 1836, il était nommé l'année suivante, grâce à l'appui de Jules Thurmann, au collège de Porrentruy. Celui-ci ayant été transformé en une Ecole cantonale, il en devint le recteur en 1861 et assumait cette charge difficile et pénible jusqu'au moment où la maladie l'obligea, en 1869, à renoncer à son activité professionnelle.

Pendant cinq ans, de 1855 à 1860, il assumait la rédaction du journal «Le Jura» où il sut s'entourer de collaborateurs de marque.

Il sentait le péril de l'isolement où se mouvaient les différentes parties du Jura et les rivalités sans motifs, mais non sans conséquences qu'engendrait cet isolement funeste. Il sentait l'avantage de réunir en un faisceau tous les hommes d'étude de la patrie restreinte. C'est pourquoi il est au nombre des fondateurs de la Société d'émulation. Et ce fut une grande joie pour lui de pouvoir constater en 1868, dans un discours d'ouverture d'une assemblée générale, l'influence heureuse qu'exerçait déjà alors notre société dans le domaine de l'instruction publique et de la formation intellectuelle.

Joseph Durand est décédé à Porrentruy le 19 octobre 1870. Publications faites dans les Actes de la Société d'Emulation :

Note sur les caractères de divisibilité par un nombre premier quelconque (1852).

Notice sur la nature des comètes (1858).

Note sur la méthode d'Homer pour calculer les racines incommensurables d'une équation d'un degré supérieur (1864).

Notice sur l'expérience du pendule de Foucault pour démontrer directement le mouvement de rotation de la terre (1869).

Autres travaux :

Cahiers d'arithmétique (1854).

Cahiers de géométrie élémentaire (1849).

Plan d'études pour l'Ecole cantonale et les gymnases du Jura (partie concernant les mathématiques et la physique).

Nombreux articles dans le journal «Le Jura», notamment sa «Revue de la semaine».

P. Christe

Désiré Kohler

Personnalité marquante de l'époque, fervent disciple des Muses, Désiré Kohler était naturellement porté à s'intéresser au mouvement intellectuel de sa petite patrie.

Né en 1814 d'une ancienne famille de Porrentruy, il était fils de Joseph Antoine Dominique Kohler, avocat et bourgmestre de cette ville, et de Marie Françoise Joliat. Il a un frère, l'abbé Antoine Adrien Kohler, prêtre d'une piété évangélique et artiste distingué autant que modeste.

Après ses études primaires et secondaires faites en sa ville natale, Désiré Kohler part faire son droit à l'Université de Strasbourg. Il se révèle très rapidement juriste de valeur, mais aussi, comme son frère abbé, artiste raffiné, consacrant ses loisirs au dessin et à la peinture.

L'emploi de sa journée, tel qu'il est décrit dans une lettre adressée à son père, est très suggestif et permet de se rendre compte de la discipline sévère à laquelle il savait se plier : «Lever à 7 h. ou 7 1/2 h., prière, lecture pieuse, petit déjeuner, puis cours jusqu'à 10 heures, travail jusqu'à 11 heures, messe, étude jusqu'à 12 1/2 h., déjeuner, puis dessin pendant une heure. Exercice de mémoire d'une demi-heure. A 4 heures, littérature. Puis je passe dans le cabinet de M. Briffaut, où je travaille mon code jusqu'à 8 h. 30, heure du dîner. A 10 1/2 h., je lis un chapitre du code, fais mes prières et me couche». Faut-il s'étonner si son entourage lui avait donné comme surnom «le Respectable» ?

Pareille formation devait produire ses fruits. Rentré de Strasbourg avec le grade de licencié en droit, il reçoit sa patente d'avocat de la Cour suprême du canton de Berne en 1841 et s'établit à Porrentruy, d'abord comme collaborateur de son père. En 1856, il reprend l'étude paternelle. Pendant sa carrière trop courte, il fut un avocat brillant, tant par sa science juridique que par ses plaidoiries remarquables.

Prenant une part active aux luttes politiques de cette époque troublée, Désiré Kohler était également un polémiste redouté de ses adversaires.

Mais c'est dans le dessin et la peinture qu'il manifesta vraiment la finesse de son esprit, ses qualités de psychologue et son talent d'observateur. Tels de ses dessins et études, retrouvés dans de précieux albums et reproduisant les personnages avec lesquels son existence et sa carrière le mettaient en contacts fréquents, sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

Avec de pareils dons, il devait évidemment prendre une part importante à l'activité de sa ville natale dans le domaine des lettres et des arts et fut dès lors un pionnier de la Société jurassienne d'émulation.

Toute son activité ne l'empêchait pas de s'adonner à son sport de prédilection, l'équitation. Excellent cavalier, il animait les rues de la petite cité de ses acrobaties équestres, souvent à la grande frayeur des marchandes de caquelons, qui bordaient la rue du Marché. C'est hélas ! d'une chute de cheval qu'il mourut le 17 janvier 1867.

Désiré Kohler reste une figure originale et attachante de cette époque.

G. Boinay

Xavier Marchand

Le 1er novembre 1859 décédait à Zurich, âgé de 60 ans, Xavier Marchand, professeur de sylviculture au Polytechnicum.

Né à Soubey, sa vive intelligence attira sur lui l'attention du curé du village qui lui fit faire des études classiques : il fréquenta le gymnase de Soleure, plus tard l'Université de Fribourg-en-Brisgau où il étudia le droit et l'histoire, enfin l'Université de Vienne.

A côté de ses études, il s'intéressa très activement aux sciences naturelles dont le goût était inné en lui. Quelque temps précepteur dans la famille polonaise des Potocki, il accompagna ses élèves à l'Université de Munich. Il y cultiva son violon d'Ingres et se spécialisa dans la science forestière alors à son début.

De grands voyages accomplis avec les deux fils Potocki lui permirent d'étendre et de compléter ses connaissances en la matière.

De retour en Pologne, il fut l'objet d'un appel flatteur de l'Institut forestier du pays, mais la Révolution ne lui permit pas d'exercer ses hautes fonctions.

Rentré au pays en 1832, il devint, dès 1833, inspecteur forestier du Jura, poste qu'il occupa avec zèle et avec fruit tout en collaborant au journal radical «L'Helvétie» - jusqu'en 1846, malgré un état de santé

précaire qui ne lui laissa aucun répit sa vie durant. Nommé inspecteur général des forêts du canton de Berne en l'année même de la fondation de la Société jurassienne d'émulation à laquelle il prit part, chef incontesté de toute l'économie forestière du pays, il fit paraître un grand nombre d'études sur l'état des forêts bernoises et les moyens de les améliorer, notamment un «Mémoire sur le déboisement des Montagnes» qui eut un gros succès et fit pas mal de bruit.

Faut-il s'étonner, dans ces conditions, qu'après un court passage dans l'industrie privée - comme directeur du couvent sécularisé de St-Urbain, après la suppression, pour raisons d'économies, de sa charge - le Polytechnicum de Zurich lui confia, en 1856, une des deux chaires de sciences forestières qui venait d'être créées ? Là encore, sa formation, sa compétence, sa manière d'enseigner, l'amour de son «métier» s'imposèrent non seulement à ses collègues qui le tenaient en haute estime, mais à ses élèves qui l'adoraient.

Sa santé, hélas ! ne lui laissait aucun repos et les douleurs physiques le minaient de plus en plus. Homme de devoir, il tint jusqu'au bout et mourut à la tâche, laissant une veuve et sept enfants.

Sa mort fut une lourde perte pour la science à laquelle il avait voué le meilleur de lui-même.

Nous lisons dans les Actes de 1859 - l'année de sa mort - les lignes suivantes sur cet excellent citoyen : «La Société doit des remerciements à M. Marchand, professeur à Zurich, car il n'oublie pas son pays. Suisse avant tout, il est toujours bon Jurassien et quand arrivent les vacances, il vient au milieu de nous se fortifier à l'air natal et ne manque aucune séance de la Société d'émulation». Ajoutons que partisan convaincu des chemins de fer, il rompit avec chaleur une lance, lors d'une réunion des délégués des communes, en faveur de ce nouveau mode de transport.

Voilà pour le Jurassien.

Et voici pour le savant : «Il apporte à notre Association ses lumières et ses expériences. Il est si clair, si élémentaire, au besoin, que chacun peut saisir au passage ses démonstrations.» Au surplus, son œuvre reste pour le prouver.

Faut-il s'étonner dès lors qu'il fut de cette glorieuse phalange des fondateurs de la Société jurassienne d'Emulation dont chacun laisse un nom honoré et une oeuvre appréciée ?

Figure peu connue, il est heureux que le centenaire de notre Association nous ait permis de mettre en relief la vie et l'œuvre de Xavier Marchand.

J. Gressot

Xavier Péquignot

Les Actes de cette année publieront, sous la plume de M. le Dr Eugène Péquignot, une savante et intéressante étude sur le personnage dont trois pages du présent volume devraient retracer la vie si pleine, si diverse et si fructueuse.

Les lignes présentes ne seront, ne peuvent être, dès lors, qu'un pâle reflet de cette étude.

Xavier Péquignot, dernier Landammann du canton de Berne !

Le nom sonne clair : Péquignot.

Le titre sonne haut : Landammann.

La vie sonne ferme : Jurassien 100 %.

La carrière sonne fort : un homme quasi-universel.

Xavier Péquignot, un ressortissant de ces vaillantes Franches-Montagnes, terre de labeur, rude et douce, aux habitants acharnés au travail, aux cœurs élevés, francs et loyaux.

Du Noirmont, où il naquit le 3 floréal de l'an XIII de la République une et indivisible - 23 avril 1805 - il passe au petit séminaire d'Ormans, entre au collège de Porrentruy, suit les cours de droit de plusieurs universités allemandes, dont celle d'Heidelberg, devient précepteur - comme Xavier Marchand plus tard - chez les Potocki de noble souche polonaise, se lance dans le journalisme - à l'«Helvétie», - fréquente l'école militaire de Thoun où il se lie d'amitié avec Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, siège au Grand Conseil, est élu membre de la Cour d'appel, puis vice-landammann et un an plus tard landammann - en 1846 - du canton de Berne, le dernier avant la nouvelle Constitution, enfin membre de la Constituante où il défend ardemment les droits du Jura, s'adonne aux études littéraires, publie ses «Etudes sur le canton de Berne» et des «Esquisses littéraires» fort goûtées, prononce des discours révélateurs d'un grand talent d'orateur, part comme commissaire - avec le Dr Kern - auprès du gouvernement de Schwyz à la veille du Sonderbund, fait la campagne comme officier de l'état-major général du général Dufour, se lance dans la carrière

pédagogique - directeur de l'Ecole normale du Jura, - retourne à la littérature avec ses «Biographies jurassiennes» écrit[e]s en collaboration avec Xavier Kohler, chef-d'œuvre du genre, accepte les fonctions de directeur de l'Ecole industrielle du Locle qu'il crée de toute pièce, revient au pays avec la charge d'inspecteur général des écoles du Jura dont il relève l'enseignement et l'éducation, se retire comme professeur d'histoire et de littérature à l'Ecole cantonale de Porrentruy et meurt sur le champ de bataille - il était resté inspecteur des Ecoles secondaires - en tournée d'inspection à Saint-Imier, à l'âge de 59 ans, un mois après Xavier Stockmar.

Courte vie, longue carrière.

Tour à tour, ainsi que nous venons de le voir, journaliste, juge, homme d'Etat, militaire - il était lieutenant-colonel, -pédagogue, homme de lettres, historien et orateur, homme d'envergure et de réalisations, il marqua tous ces postes de l'empreinte de sa science et de sa volonté et du sceau de son génie multiple.

Serviteur de son pays où qu'il fût et quoi qu'il fît, Xavier Péquignot - l'un des Treize (des treize fondateurs de la Société jurassienne d'Emulation) - restera l'un des meilleurs et des plus talentueux enfants du Jura.

Peu d'hommes ont fourni une carrière plus mouvementée, plus brillante et plus solide.

Etre d'élite, savant modeste, citoyen généreux, cœur d'or, travailleur acharné, rendons-lui l'hommage qu'il mérite. Accordons-lui le souvenir reconnaissant, que tout Jurassien se doit de rendre à l'un des siens, qui a su porter si haut le flambeau de l'âme jurassienne.

J. Gressot

Georges Ribeaud

Un homme de l'Ajoie, attaché à sa terre, secoué par les vagues de la politique, tout en réactions violentes contre l'adversaire, austère, d'un caractère dur, - durci par des épreuves et par l'évanouissement d'un rêve, - tel fut Georges Ribeaud, professeur d'humanités. Il a peut-être regretté souvent les labours de son village, Cœuve, où il était né le 13 septembre 1807. Mais les études l'appelaient, et les annales du collège de Porrentruy le signalent comme un excellent élève.

Dès sa jeunesse, la défense des libertés jurassiennes le sollicita. Il ne se lia pas avec les conspirateurs de Morimont - les Stockmar et les Quiquerez - qui, en 1826, avaient juré de lutter jusqu'à la mort pour l'indépendance du Jura. Ce n'étaient pas de ses amis. Dix ans plus tard, le ferment racial lui commanda pourtant une lutte ouverte.

Le peuple catholique s'était élevé alors contre les articles de Baden, ingérence du pouvoir civil dans l'ordre ecclésiastique. Berne tenait à les imposer et décréta une occupation militaire. L'âme de la résistance fut un petit journal fougueux, l'Ami de la justice, rédigé par l'abbé Spahr, vicaire du doyen Cuttat, curé de Porrentruy, et auquel collaborait l'abbé Bélet. Il s'écriait : «Le mur de la séparation s'est élevé jusqu'aux nues !»

Le dernier numéro de l'Ami de la justice parut le 5 mars 1836. Le 12 mars, Choffat, préfet de Porrentruy, apposait les scellés sur les presses, séquestrait les documents des résistants et mandait aux commissaires du gouvernement bernois : «Je vous envoie ci-joint un paquet de papiers saisis à la cure... MM. Cuttat, Spahr et Bélet, rédacteurs, ayant disparu, je crus devoir faire arrêter le sieur Ribeaud, qui est gérant du journal et propriétaire de l'imprimerie».

Ribeaud avait déjà passé en Alsace. Il résida longtemps à Ferrette. Sa mère mourante le réclamait à Cœuve et, les gendarmes faisant bonne garde, on ne sait par quel stratagème il parvint à lui donner un dernier baiser.

Encore dix ans, et le fugitif de 1836, Jurassien avant tout, était au nombre des fondateurs de la société qui devait assurer le développement de l'intellectualité de notre petite patrie.

Il était devenu, en 1838, professeur de grec et de latin au collège et continua à enseigner à l'école cantonale de Porrentruy jusqu'en 1872. Ribeaud s'était imposé le silence, dans l'irréductibilité. Il ne quittait plus ses chers classiques que pour des évasions bénies dans la campagne ajolaise et les bois, avec l'amour des fleurs et des oiseaux.

L'Histoire du collège de Porrentruy, de Vautrey, après avoir rendu hommage au professeur d'humanités, note qu'il fut un botaniste et un ornithologue distingué.

Georges Ribeaud mourut à Porrentruy le 20 mars 1886.

A. Ribeaud

Joseph Trouillat

C'est en 1836 que Joseph François Dominique Trouillat, né le 13 août 1815, l'un des fondateurs de l'Emulation, devint professeur au collège de Porrentruy, où il avait été un élève très doué.

La Direction de l'éducation lui confia l'enseignement des sciences naturelles, mais le jeune maître manifesta très vite un goût particulier pour les recherches historiques. En 1837 déjà, il était nommé bibliothécaire du collège. Il montra tant d'intérêt dans l'exécution de cette tâche qu'il fut encore désigné, quelques années plus tard, comme conservateur des archives de la principauté épiscopale de Bâle, poste qu'il occupait encore en 1863, l'année de son décès.

Si, en 1847, Joseph Trouillat s'unit à ceux qui décidèrent de fonder la Société d'Emulation et offrit d'apporter lui aussi sa contribution à l'étude des lettres, des sciences et des arts dans le Jura bernois, il obtint encore, en cette même année 1847, la confiance de ses concitoyens. Ceux-ci l'appelèrent à la tête de l'administration communale. Il fut élu maire et dirigea les affaires de la commune avec compétence pendant plusieurs années. Quoique professeur au collège, il s'opposa avec énergie à l'introduction de la loi sur les Ecoles cantonales du 26 juin 1856. Il estimait, avec plusieurs de ses amis, que cette loi enlevait au vieux collège la garantie légitime aux droits confessionnels du Jura catholique que l'Acte de réunion de l'ancien évêché de Bâle au canton de Berne du 14 novembre 1815 avait octroyée. Il n'obtint pas gain de cause dans cette lutte contre la Direction de l'éducation et le Conseil exécutif.

La commission de l'école qui devait, en 1859, formuler des propositions pour la désignation des maîtres, proposa la nomination provisoire de J. Trouillat. En contestant à ce professeur la possibilité d'enseigner certains cours, elle s'exprimait ainsi à son égard : «En dernier lieu, M. Trouillat est maire de Porrentruy et président de la commune des habitants de Porrentruy, et en cette qualité il joue un grand rôle, le rôle principal peut-être, dans l'opposition de la commune à la formation de l'Ecole cantonale. La commission a jugé qu'il ne serait pas convenable de nommer définitivement M. Trouillat pendant la durée du conflit, et qu'il était à propos d'attendre pour une nomination définitive que les arrangements fussent terminés avec la ville de Porrentruy».

Mais on ajoutait à cette objection : «La commission a aussi pris en considération les travaux historiques de M. Trouillat, qui sont un titre à sa conservation dans le corps enseignant du premier établissement public d'instruction du Jura».

En effet, Joseph Trouillat s'était déjà acquis beaucoup de mérite par son attachement aux études historiques. En 1838, il élabore un Catalogue raisonné des éditions incunables de la bibliothèque du Collège de Porrentruy, puis, plus tard, il publia un Rapport sur la bibliothèque du Collège de Porrentruy, ses origines, son développement et sa réorganisation. Enfin, de 1852 à 1861, il travailla à l'édition des Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle, cet important ouvrage qui devait le classer au nombre des meilleurs historiens de l'époque. Quatre volumes de documents authentiques, puisés dans les archives et aux sources les plus autorisées, sortirent de presse jusqu'en 1861. Encouragé, écrit le doyen Vautrety, par les suffrages du monde savant, l'infatigable archiviste réunissait les matériaux d'un cinquième volume, lorsqu'il succomba tout à coup aux atteintes de la maladie qui le minait sourdement depuis de longues années.

L'abondance des matières recueillies par Joseph Trouillat permit à M. le doyen Vautrety de publier, avec l'aide financière du gouvernement, le cinquième volume des Monuments.

Si le maire Joseph Trouillat termina sa carrière politique fort déçu - il fut d'abord suspendu de ses fonctions par le gouvernement et finalement révoqué par la Cour d'appel (24 octobre 1860) - il éprouva certainement bien des satisfactions dans ses recherches historiques et dans ses travaux de correspondance.

Les Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle et ses ouvrages d'histoire jurassienne sont des œuvres de première valeur, qui élèvent Joseph Trouillat au rang de ceux qui se sont le plus attachés à défendre les biens culturels du pays. En cela, Joseph Trouillat fut un émulateur, et la Société jurassienne peut être fière de voir son nom figurer parmi ceux des personnalités éminentes qui la tinrent sur les fonts baptismaux.

X. Billieux